

Paul Ariès

# Écologie et cultures populaires

Les modes de vie populaires  
au secours de la planète

**Les Éditions Utopia**

Collection Décroissance

**Les Éditions Utopia**  
contact@editions-utopia.org  
www.editions-utopia.org  
www.mouvementutopia.org

Diffusion : CED  
Distribution : Daudin

© Les Éditions Utopia, mars 2015

# Sommaire

INTRODUCTION  
LES MILIEUX POPULAIRES SAUVERONT LA PLANÈTE 9

PREMIÈRE PARTIE  
À LA RECHERCHE  
DES MILIEUX POPULAIRES

1. LES MILIEUX POPULAIRES PLUS ÉCOLOS QUE LES CLASSES AISÉES	19
2. LES MILIEUX POPULAIRES PLUS ÉCOLOS QUE LES ÉCOLOS	30
3. COMBATTRE L'INVISIBILITÉ DES MILIEUX POPULAIRES	35
4. DÉCULPABILISER LES MILIEUX POPULAIRES/ CULPABILISER LES RICHES	65
5. CHANGER DE REGARD SUR LES MILIEUX POPULAIRES	75
6. LES MILIEUX POPULAIRES CHEVALIERS VERTS DE LA TRANSITION ?	85
7. COMMENT FONT POUR VIVRE LES MILIEUX POPULAIRES ?	92
8. QU'EST-CE QUE LA CULTURE POPULAIRE ?	104

DEUXIÈME PARTIE  
LES VISIONS POPULAIRES DU MONDE

1. QU'EST-CE QU'UN MODE DE VIE ÉCOLO ?	121
2. LE RETOUR DES PARTAGEUX	127
3. LA CULTURE POPULAIRE DU TRAVAIL	130
4. LA CONSOMMATION POPULAIRE	143
5. LA CONCEPTION POPULAIRE DU TEMPS	154
6. LA CONCEPTION POPULAIRE DU TEMPS LIBRE	159
7. LA CONCEPTION POPULAIRE DE L'ESPACE	168
8. LA CONCEPTION POPULAIRE DE LA NATURE	177
9. LA CULTURE POLITIQUE POPULAIRE	187
10. LA CONCEPTION POPULAIRE DE LA JOUISSANCE	198
11. LA CONCEPTION POPULAIRE DE LA SCIENCE	214
12. LA CONCEPTION POPULAIRE DE LA VIE ET DE LA MORT	222
CONCLUSION LES MILIEUX POPULAIRES SAUVERONT LA PLANÈTE	231

# Introduction

## Les milieux populaires sauveront la planète

*Ce livre est un coup de gueule contre l'idée qu'il n'y aurait rien de bon à attendre des milieux populaires au regard de la situation écologique. C'est à qui dénoncera le plus vertement leurs rêves de grand écran de télévision, leurs vieilles voitures polluantes, leurs logements mal isolés, leurs achats dans les hypermarchés, leur goût pour la viande rouge et les boissons sucrées, leurs rêves de zones pavillonnaires et de vacances bon marché, etc. Les élites auraient donc raison: « salauds de pauvres qui consommez si mal! » Le pire c'est que ce discours d'enrichis finit par contaminer ceux qui à gauche se disent les plus conscients des enjeux planétaires et sociaux. Au moins, les riches achèteraient des produits bio, auraient des voitures électriques, des maisons bien isolées et lorsqu'ils prennent l'avion pour leurs vacances, ils achèteraient des compensations carbone auprès d'organismes certifiés! Alors, « vivent les riches! »? Allons donc!*

### Écolos parce que pauvres?

Tous les indicateurs prouvent que les milieux populaires ont un bien meilleur « budget carbone », une bien meilleure « empreinte écologique », un bien plus faible écart par rapport à la « bio-capacité disponible », un bien meilleur indice « planète vivante » (concernant l'impact des activités sur la biodiversité), un « jour de dépassement de la capacité régénératrice de la planète » plus tardif, une moindre emprise sur la « déplétion » des stocks non renouvelables en raison d'une moindre utilisation de la voiture et de l'avion mais aussi parce qu'ils font durer plus longtemps

leurs biens d'équipements. Bref, par rapport à l'objectif d'émettre quatre fois moins de GES (Gaz à effet de serre) par rapport à 1990, si les riches ont « tout faux », les milieux populaires font déjà bien mieux.

Aussi, puisqu'il vaut mieux miser sur des changements de comportements plutôt que sur des solutions technologiques, alors les modes de vie populaires constituent une bonne partie de la réponse. Dire cela, ce n'est pas prendre ses rêves pour la réalité, ce n'est pas succomber à un nouvel angélisme au regard des consommateurs populaires qui rêvent effectivement d'écrans plasmas et peuvent voter Front National, c'est tirer tous les enseignements de ce que nous apprennent les statistiques officielles (pourtant souvent méchantes avec les gens de peu). Encore faudrait-il ajouter que certains de leurs mauvais scores écologiques correspondent davantage à des choix contraints qu'à de véritables choix. Ainsi les milieux populaires émettent davantage de CO<sub>2</sub> au titre du chauffage, alors que ces mêmes milieux se chauffent moins que les enrichis, mais ils ne choisissent pas d'habiter de véritables passoires thermiques.

Certes, les plus conscients des écolos veulent bien admettre que ce sont « les riches qui détruisent la planète », mais ils ne font que la moitié du chemin, faute de reconnaître, Veblen et Bourdieu obligent, que les milieux populaires ne sont pas seulement dans une imitation servile des enrichis. Le lecteur aura déjà compris que j'assume totalement une analyse des modes de vie en termes de comportements collectifs et non individuels, bref en termes de (luttés des) classes qui s'opposent sur le choix des modes de vie. Dire cela c'est soutenir que les milieux populaires ne veulent pas seulement un autre partage du gâteau mais qu'ils aspirent à en changer la recette.

## Écolos parce que populaires ?

Ce livre devient ici un grand cri d'espoir car il entend prouver que les gens du commun sont, de par leurs modes de vie et leurs visions du monde, une chance exceptionnelle pour réussir la transition écologique et sociale. Et pas d'abord parce qu'ils n'auraient pas la possibilité de consommer autant qu'ils le voudraient, faute de ressources financières suffisantes, mais parce qu'ils trouvent dans leur propre culture de quoi résister aux diktats du « toujours plus », que ce soit en matière de travail ou de consommation.

Les milieux populaires sont de moins bons consommateurs que les riches, et il n'est pas vrai qu'il faudrait d'abord avoir succombé aux délices de la surconsommation pour pouvoir devenir un objecteur de croissance. S'il ne s'agit pas d'appeler à se mettre à l'école du peuple à la façon des maoïstes, il s'agit bien de refuser le mépris des riches envers les gens du commun et de le faire dans une perspective précise, celle de trouver une issue collective à l'effondrement environnemental dont nous serons toutes et tous victimes.

## Des remèdes inefficaces, des médecins incompetents

L'échec de tout ce qui a été tenté, depuis des décennies, impose de reprendre à nouveaux frais la question écologique au niveau planétaire. Toutes les solutions esquissées depuis plus de quarante ans ont échoué, puisque le niveau global des émissions de CO<sub>2</sub> n'a cessé d'augmenter. L'intensité carbone s'est accrue de 0,6 % en 2010 (dernière année de référence) avec une croissance du PIB de 5,18 % et des émissions de 5,8 %. Cela signifie que les remèdes sont inefficaces et les médecins incompetents. Par remèdes,

j'entends toutes les solutions miracles qui étaient censées faire des surconsommateurs des parangons de vertu écologique, grâce au commerce équitable, au commerce éthique et au développement durable. Les classes aisées qui étaient censées voter « écolo » davantage que les milieux populaires, en votant selon la grosseur de leur porte-monnaie, ont mal voté... puisque la situation planétaire s'est gravement dégradée. Par médecins, j'entends les Diafoirus du développement durable mais aussi les riches, les firmes et États, qui devaient réussir la transition écologique.

J'ajouterai que les projets d'adaptation de la planète, outre qu'ils sont condamnables scientifiquement, socialement, politiquement et même anthropologiquement au regard des fantasmes de toute-puissance qu'ils charrient, sont, tout bonnement, totalement impossibles à mettre en œuvre. Quel État accepterait d'investir des centaines de milliards de dollars dans des projets dont le retour sur investissement est plus qu'incertain et dont les retombées positives, pour autant qu'elles existent un jour, concerneraient tout le monde, y compris les « passagers clandestins » ? Les seuls projets du capitalisme vert qui verront effectivement le jour seront ceux portés par les grandes firmes économiques, c'est-à-dire ceux qui offriront aux actionnaires un taux de profit particulièrement élevé, compte tenu du taux d'actualisation nécessaire pour compenser le risque<sup>1</sup>. Rien surtout ne peut garantir que les projets sélectionnés au regard des perspectives de plus gros profits financiers soient les meilleurs !

---

1. Daniel Tanuro, *L'impossible capitalisme vert*, La Découverte, 2010.

## Faire du neuf avec du vieux

Je reste donc convaincu que seule la mise en branle de toute la société peut éviter une catastrophe planétaire majeure, mais aucun bouleversement de cette ampleur n'est jamais possible sans faire du neuf avec du vieux, c'est-à-dire sans prendre appui sur un « déjà-là » que l'on ne perçoit même plus. Ce « déjà-là » à même de sauver la planète de la catastrophe c'est la façon dont les milieux populaires ont appris à vivre avec peu ; et ceci, non pas depuis les politiques d'austérité qui frappent aujourd'hui l'Europe du Sud après avoir anéanti les pays du Sud, mais depuis des siècles et des siècles.

Il ne s'agit ni de revenir en arrière car le passé n'était pas glorieux, loin s'en faut, ni d'idéaliser les classes populaires, mais d'examiner leurs potentialités écologiques en comparaison de celles des autres milieux sociaux. Je n'affirme pas davantage que les milieux populaires seraient déjà porteurs d'une vérité écologique qu'il suffirait de généraliser clefs en mains.

Le xx<sup>e</sup> siècle nous a déjà appris qu'on ne fait jamais l'histoire qu'on pense faire. C'est vrai individuellement et la psychanalyse est là pour rappeler les détours et mauvais tours de l'inconscient et du subconscient. C'est vrai aussi collectivement et le stalinisme nous rappelle qu'on peut croire construire le paradis sur terre alors que l'on bâtit des goulags. Nous n'avons pas d'autre choix que d'accepter ce cheminement en partie aveugle, dès lors que nous avons de bonnes raisons de croire dans la direction. C'est tout le sens que je souhaite donner à cet ouvrage, ouvrir quelques pistes que je soupçonne d'être suffisamment giboyeuses pour nourrir la transition vers une société de justice sociale et écologique.

## Le retour des milieux populaires

J'aimerais donc partager avec le lecteur une bonne et une mauvaise nouvelle. La mauvaise nouvelle c'est que rien ne sera possible tant que nous considérerons que le mode de vie des classes aisées est le seul possible, tant que nous renverrons les façons d'être, de penser, de rêver des milieux populaires à de simples écarts par rapport à une norme unique. Ce n'est pas parce qu'ils ont moins de ressources que les milieux populaires détruisent moins la planète, mais en raison de leurs prédispositions écologiques liées à leurs cultures. J'évoquerai une dizaine de pistes qui déterminent ce sur quoi nous pouvons agir pour rouvrir le champ des possibles et renouer avec l'espoir.

J'ai conscience de prendre le contre-pied des visions dominantes. Ce livre n'est pourtant pas un coup de tonnerre isolé au milieu d'un ciel serein. Il n'aurait pas été pensable sans le regain, depuis quelques années, d'une réflexion autour des milieux populaires, ici on reparle de culture et d'autonomie ouvrières, là de culture de résistance et de réappropriation. Le champ académique n'est pas en reste avec l'organisation de colloques, comme celui du 11 février 1995 sur « sociabilité et cultures ouvrières<sup>1</sup> ». L'essentiel vient cependant du renouveau du champ des mobilisations : mouvements des Indignés, printemps arabes, altermondialismes, luttes contre les Grands Projets Inutiles Imposés (GPII) qui tous témoignent de conflits entre des choix de modes de vie.

Ce livre est aussi le produit d'une aventure humaine et intellectuelle. J'ai dû parfois penser contre moi-même. Selon que l'on torde le bâton davantage dans un sens ou dans un autre, les intuitions et les hypothèses diffèrent. Les milieux populaires sont-ils à moitié intégrés dans les modes

---

1. Colloque sous la direction d'Alain Leménorel et d'Alain Becchia, université de Rouen.

de vie dominants ou sont-ils toujours à moitié autonomes dans leur choix de vie? C'est toujours la même affaire du verre à moitié vide ou à moitié plein!

Je me suis donc rapproché du philosophe Michel Clouscard<sup>1</sup> et de sa défense acharnée des milieux populaires, et éloigné du sociologue Alain Accardo et de sa haine du « petit bourgeois gentilhomme<sup>2</sup> », d'abord en raison des effets politiques de leurs pensées (optimisme d'un côté, pessimisme de l'autre; choix des luttes populaires chez l'un, voisinage avec la décroissance austéritaire de la droite catho chez l'autre, etc.); cela m'a permis de redécouvrir Michel Verret et de me démarquer de Thorstein Veblen.

Ma rencontre avec Emmaüs et ATD Quart Monde m'a conduit notamment à revisiter certaines thèses que je défendais en 2007 dans *Le Mésusage*<sup>3</sup>. Ce livre poursuit donc la réflexion entamée lors du premier Forum mondial de la pauvreté que j'avais coorganisé avec le village Emmaüs de Lescar-Pau en juillet 2012, sous le titre « les pauvres entre mépris et dignité, que peuvent nous apprendre les cultures populaires ?<sup>4</sup> » J'avais voulu ce glissement lexicologique car faire de la politique du point de vue des milieux populaires, ce n'est pas d'abord fournir d'autres réponses aux questions dominantes, c'est apprendre collectivement à poser d'autres questions. Lorsque vous refermerez ce livre, l'essentiel n'est pas, comme disait Malraux, que vous partiez mes (début de) réponses, mais que vous ne puissiez plus ignorer mes questions.

---

1. Michel Clouscard, *L'Être et le Code*, Éditions Moutons, 1972; *Néofascisme et idéologie du désir*, 1973 (réédition Le castor Astral 1999); *Le frivole et le sérieux*, Albin Michel, 1978; *Le capitalisme de la séduction*, Messidor – Éditions Sociales, 1981.

2. Alain Accardo, *Le petit bourgeois gentilhomme. Sur les prétentions hégémoniques des classes moyennes*, Éditions Agone, 2009.

3. Paul Ariès, *Le Mésusage, Essai sur l'hypercapitalisme*, Parangon, 2007.

4. *Les pauvres, entre mépris et dignité*, Golias, 2012.

## Les milieux populaires au menu...

Dans une première partie, j'irai à la recherche des milieux populaires. Après avoir établi que les gens de peu ont un bilan écologique bien meilleur que les enrichis, nous verrons que nous n'arrivons pourtant pas à croire ce constat, tant ce que nous avons sous les yeux heurte le discours ambiant. Les milieux populaires ne pourraient avoir un meilleur bilan carbone pour la simple raison qu'ils n'existent tout simplement pas aux yeux des enrichis. Étant seulement définis négativement (à la façon des plus miséreux), ils ne pourraient témoigner que d'un manque, bref d'un dysfonctionnement par rapport à une norme définie par le mode de vie insoutenable d'une minorité. Les modes de vie populaires sont simplement rendus invisibles. Nous devons donc d'abord déconstruire cette invisibilité pour espérer être à même de croire enfin ce que nous savons et agir en conséquence.

La seconde partie permettra d'exposer ce qu'est déjà, et ce que pourrait être une conception populaire de la « vie bonne » et ses conséquences heureuses mais encore insuffisantes au regard des enjeux écologiques planétaires.

## PREMIÈRE PARTIE

# À LA RECHERCHE DES MILIEUX POPULAIRES

*Les milieux populaires sont beaucoup plus écolos que les enrichis et même que beaucoup d'écologistes. Je consacrerai donc deux premiers chapitres à exposer succinctement cette vérité incontestable, avant de m'interroger, dans un troisième et quatrième chapitres, sur les raisons qui poussent les élites à refuser de croire ce que leurs savants démontrent chiffres en mains.*

*Nous verrons qu'il est impossible de comprendre pourquoi nous ne voulons pas voir les potentialités écologiques des milieux populaires sans expliquer, au préalable, comment les milieux populaires sont rendus invisibles. Il nous faudra aussi reconnaître qu'au mépris traditionnel des milieux populaires par les classes aisées s'ajoute, de plus en plus, une véritable haine sur la base d'une culpabilisation des appauvris/déculpabilisation des enrichis. Nous pourrons alors, mais alors seulement, montrer comment il serait possible de changer de regard, non seulement sur la richesse et la pauvreté, mais sur les milieux populaires et leurs modes de vie spécifiques.*